Une armoire, également creusée dans le mur; une cheminée, moins haute que celle de la salle commune. Tout près de la porte, un escalier dont nous faisons la rapide ascension. Nous sommes dans le grenier, une pièce toute blanche, avec une fenêtre coupée de panneaux prismatiques. Elle logea, dès le seizième siècle, messire Claude du Lys, curé de Greux-Domrémi et parent de la Pucelle. Depuis quelques années, elle s'est transformée en une sorte de musée. On sent que la civilisation administrative a passé par là.

En bas, comme je vais me retirer, on me présente un album. J'y transcris avec une affreuse plume d'auberge le premier et le dernier vers de l'invocation qui ouvre mon poème.

Le Père s'est approché du gardien:

—Vous laisserez bien le poète emporter un souvenir?

L'occasion fait le larron: elle fait aussi le Suédois. Je guigne la poutre, pieusement désireux de m'y tailler une relique si menue soit-elle.

—Oh! vous n'y grimpez pas. C'est justement pour ça qu'il n'y a pas de chaises. Sans compter que c'est défendu, absolument défendu....

A demi tourné vers le Révérend, qui continue à me tendre la perche sous la forme d'une poutre, j'insinue que le larcin ne serait pas bien grave, à peine l'ombre rose d'un péché véniel, et que le bon Dieu fermerait les yeux pour un moment, en faveur de l'intention.

—Je voudrais bien, les pauvres fonctionnaires comme nous ayant souvent besoin de ces messieurs du gouvernement.

Cela est dit sur un ton si doucement triste que je n'ose plus insister. Mais le digne homme a tendu le bras, la face éclairée d'un sourire:

—Au fait, j'ai bien là, dans ce coin, une petite réserve...

Et il nous revient, tournant et retournant au creux de ses mains un beau morceau de bois déjà pas mal entamé, où il se décide à me tailler un bout de souvenir avec un gros couteau de forestier. C'est un fragment du plancher qui survécut aux dévastations officielles pratiquées dans la chambre des frères.

—Au surplus, j'y ai taillé dernièrement un joli guignon pour un brave jeune officier qui s'en est fait un pommeau d'épée!

—Vous êtes plus avare pour moi, hein?

—Dame! si c'était aussi pour un pommeau d'épée, on ne dit pas...

Nous voici dehors. Il pleut encore, le ciel est toujours gris. Mais j'ai serré tout près de mon cœur ma chère petite relique: cela me fait du soleil en dedans.

Couverture économique.

Dans une étude sur les populations de la Sibérie, l'«Exploration» nous révèle le singulier procédé employé par les Mongols pour préserver leurs chevaux des froids terribles qui règnent dans ces régions. Quand, après une course à vive allure et un froid de 30 degrés au-dessous de zéro, le cheval se trouve échauffé, ils lui versent de l'eau sur le dos, qui se couvre aussitôt d'une couche de glace conservant la chaleur.

C'est là un moyen de remplacer les étables qu'ils n'ont point et les couvertures dont ils ne connaissent pas l'usage.

Malheureusement pour nos cultivateurs, cette pratique n'est pas généralement à leur portée; s'il est facile de n'avoir ni écuries ni couvertures, on ne jouit pas toujours de 30 degrés de froid.

Les derniers Jours de la Vierge.

Plus de vingt renouveaux en Judée ont fleuri,
Depuis l'heure où Jésus jeta son dernier cri
Sur la montagne auguste à jamais révérée;
Les apôtres ardents vont dans chaque contrée
Semant la bonne graine en lumineux discours:
Et dans Jérusalem la Vierge vit toujours.

A pas lents, dans les rocs surplombant la [vallée,
Voici qu'elle s'avance, errante, inconsolée;
Jardin des oliviers, cavernes, chemins creux
Lui parlent longuement d'un passé douloureux;
Malgré toute sa foi son âme saigne encore.

Sa tête aux yeux pensifs avec douceur se dore
Sous les derniers rayons du grand soleil [d'été....
La Vierge aux sept douleurs a gardé sa beauté;
Et même par son mal elle est comme embellie,
Tant la sainte grandeur de sa mélancolie
Vient ajouter de charme et de rêve à ses traits.

Ses cheveux ont blanchi; déjà des plis discrets
Creusent de délicats sillons son pur visage;
Elle marche au hasard avec le pas d'un sage
Pâle, et laissant monter ses yeux, par ce beau [soir,
De cette terre au ciel, du tourment à l'espoir.

Elle voudrait déjà sa tâche terminée.
Elle trouve bien longue et bien morne une [année,
Malgré l'amour de Jean, si doux, si filial:
Son cœur en vieillissant a soif de l'idéal,
La terrestre patrie est un exil pour elle.

Ce soir-là, sans l'appui de son ami fidèle,
Elle songeait encore à ces choses.—L'azur
Éteignait ses lueurs vers l'orient obscur,
Les monts violacés assombrissaient leurs li[gnes,
Et parmi les chemins poudreux, le long des [vignes,
Des moutons se hâtaient, suivis par les ber[gers.

Dans l'air tiède montait l'âme des étrangers
Et dans les profondeurs déjà crépusculaires,
Le torrent du Cédron, roulant ses ondes clai[res,
Gémissait sourdement sur son lit de rochers:
Les oiseaux se taisaient, dans les cèdres ca[chés,
Ayant dit, chœur immense, à l'heure coutu[mière
En adieux éclatants leur hymne à la lumière.

Et la Vierge songeait: "Verrai-je pour long[temps
"Ces vallons et ces rocs, souvenirs palpitants
"De tout ce que mon fils bien-aimé fut sur [terre?
"Te verrai-je longtemps aussi, montagne aus[tère,
"Où mourut pour le monde un Dieu compa[tissant,
"Où mes pleurs maternels se mêlaient à son [sang?

"Souffrant toujours malgré mes blessures fer[mées,
"J'aspire maintenant aux régions calmées,
"Où, rapprochée enfin de mon enfant chéri
"J'aurai conquis la paix d'un immortel abri!"

Elle songeait encor que la nuit étoilée
Couvrait de sa tiédeur serene la vallée
Obscure, les rochers et les bois indistincts;
Les monts brouillés et bleus paraissaient plus [lointains,

Et des brises soufflaient, avec le soir écloses,
Semant les chauds parfums des jasmins et des [roses
Dans la vaste sombreur des champs silencieux.

La Vierge se taisait et regardait les cieux,
Quand tout à coup des voix caressantes et va[gues,
Frisson doux comme un chant très éloigné de [vagues,
Semblèrent l'appeler dans l'insondable nuit.

Surprise, elle écouta: ce n'était ni le bruit
Des ondes, ni celui du vent, ni les murmures
Qui passent, ondoyants, parmi les *moissons* [mûres.

Pressentant un mystère et l'esprit tout à [Dieu
Elle s'agenouilla, muette; le ciel bleu
Fut alors éclairé comme par une étoile,
Une blancheur trembl'ait dans les vapeurs [d'un voile;
Elle se précisa de plus en plus dans l'air
Et devint tout à coup un bel ange à l'œil clair,
Dont les ailes sans bruit battaient, neige éclatante!

Et la Vierge priait, très grave en son attente;
Alors, d'un ton paisible et d'une voix de miel
Il dit: "Salut à toi!—Mon nom est Gabriel;
"Femme que ton regard ému me reconnaisse:
"C'est moi qui vins au temps de ta prime jeu[nesse
"T'annoncer la naissance auguste du Sau[veur,
"Dans ta chambre où le soir, perdue en ta fer[veur,
"Tu priais sans comprendre encore le mys[tère.

"O Vierge, me voici revenu sur la terre
"Comme aux jours d'autrefois radieux et lé[ger.
"Mais je suis à présent un autre messager;
"Fidèle serviteur de la Toute Puissante,
"C'est la mort que j'annonce et non plus la [naissance.

"Tu ne tremb'eras pas, ô Mère, je le sais,
"Si je te dis:—Tes jours terrestres sont pas[sés—
"Car je connais déjà par le Dieu qui m'envoie
"Que tu fais de la mort une porte de joie;
"Quand le soleil couchant aura doré trois fois
"Les roches de ces monts, les cimes de ces [bois
"A ton fils bien-aimé tu seras réunie!

"O Vierge, sois louée! O Mère, soit bénie
"Par celui qui t'apporte en cette nuit d'été
"Comme un parfum lointain de l'immorta[lité!"

Et l'Ange remonta vers les astres sans nom[bre
Et pendant que Marie à genoux et dans l'om[bre,
A demi souriante au milieu de ses pleurs,
L'esprit illuminé déjà des jours meilleurs,
Saluait, sans rien dire et doucement ravie,
En cet ange de mort un bel ange de vie!

PATRIA.

XXXIX

Oui, c'est avec du temps, des efforts, des travaux, des épreuves souvent douloureuses, des sacrifices parfois héroïques, un courage constant, une foi qui ne doute pas, un idéal dans la pensée et la conscience, tous les devoirs remplis et les meilleures vertus qui soient dans l'homme, dans son esprit et dans son cœur, que se fait une patrie, une patrie veritable et digne de ce nom, une patrie honorable, honorée et dont l'honneur vous couvre glorieusement.

Et c'est un splendide poème, en vérité qu'une semblable patrie.

Vous pouvez certainement en avoir la fierté, le légitime orgueil, puisqu'elle est l'œuvre de vos pères, qu'elle vous appartient et que vous en avez la garde sacrée.

Car c'est vous qui l'avez en garde, cette patrie, et la transmettre à vos enfants, dans toute sa vérité, dans toute son intégrité et dans tout son honneur, accrue et non diminuée, plus belle et plus forte si c'est possible, plus respectée à cause de sa justice et de sa civilisation, est le premier de vos devoirs et votre devoir suprême. Agir autrement serait une trahison. Ce serait l'infidélité d'un dépositaire misérable, un abus de confiance criminel, voire plus, un matricide.

On ne trahit pas et l'on n'assasine pas sa mère.

Celle qui vous a donné la vie, son sang, son lait, son esprit, son âme, son cœur, tout ce qu'elle avait d'amour et de dévouement, tout ce qu'elle possédait de bien sur la terre, la maison et son foyer, le temple et ses autels, la famille et ses bénédictions, est trois fois sacrée pour vous.

Vous n'avez pas le droit de la renier et de dire que vous ne la connaissez pas.

Qui donc connaîtriez-vous alors? N'en portez-vous point le nom?

Et son nom, sa langue, son histoire, ses œuvres, ses vertus, ses espérances et ses destinées, redisons-nous, sont l'inviolable dépôt auquel vous devez la fidélité la plus complète, le respect le plus absolu, le culte qui égale presque celui qu'on doit à Dieu lui-même.

Car il doit y avoir comme un sentiment religieux dans le culte pour la patrie, et si nous disons que la patrie est une religion, et la religion des braves, des forts, des croyants, des vertueux, de ceux qui ont le cœur haut placé et l'âme rayonnante, nous ne proférons point un blasphème.

Est-ce que ce sentiment-là n'a pas été vivant dans tous les temps, et partout où la patrie a été formée, créée et comprise, à la hauteur des intelligences et des cœurs, élevée dans la conscience supérieure des devoirs et éclairée par cette conscience supérieure, est-ce que les grands patriotes, ceux du courage et du dévouement, du sacrifice qui ne tremble pas et n'hésite jamais, n'ont point été honorés comme des héros et comme des saints?

Lisez l'histoire, qui est éclatante de leurs noms.

Et ne le sont-ils pas encore aujourd'hui?

Qu'il soit l'artiste au large front où brille la conception du génie, qu'il soit le poète à la voix harmonieuse des hautes croyances et des sublimes espérances, qu'il soit le généreux orateur des nobles causes et du peuple, qu'il soit le courageux législateur selon le droit et la justice, qu'il soit le savant ou le Pasteur qui veut qu'on honore sa patrie pour ses merveilleuses découvertes, mais qui repousse les présents d'Artaxercès, ou qu'il soit le soldat superbe de bravoure, admirable d'héroïsme, très beau dans son mépris du danger et de la mort, qui défend le sol sacré de sa patrie menacée ou envahie, lui donne son âme et son sang, et tombe à la frontière sauvée, ayant pour linceul de gloire, le soir de la bataille, le drapeau de celle pour laquelle il est mort sans regret et au salut de la-quelle il aurait donné vingt fois sa vie, est-ce que tous ces hommes, les premiers d'un peuple et d'une nation, les plus éclatants et les meilleurs, la plus noble expression de leur patrie et souvent de l'humanité, sont inconnus, traités indifféremment pendant leur vie et oubliés dans l'ingratitude du lendemain et de la mort?

Quand ces hommes illustres et vaillants ne sont plus, est-ce que la patrie qu'ils ont illustrée n'a pour eux que des insultes et du mépris?

Elle leur élève des statues.

En élève-t-on aux traîtres?

XL

Mais M. Zola, dont il faut encore parler, mais, pour la dernière fois pourtant rtt de ces choses.

Car M. Zola, maître en une langue qui est singulièrement française, romancier fameux plutôt qu'illustre, naturaliste dans l'ordre des bêtes malpropres, matérialiste et sceptique qui croit au mal et nie le bien, calomniateur du peuple qu'il ne connaît pas, ne comprend point et se plaît à salir, tient la patrie pour bien peu de chose et voit dans la trahison une offense insignifiante et tout à fait moderne.

Il ne va pourtant pas jusqu'à dire que les anciens, à Athènes comme à Rome, élevaient des autels ou des statues à ceux qui trahissaient la patrie.

Mais puisque M. Zola, qui est auteur et romancier, qui se vante de connaître la nature humaine et le cœur humain, qui a publié vingt ou vingt-cinq volumes de romans de mœurs ou d'immoralités, qui a étudié et "documenté" toutes les classes sociales, affirmant que toutes ces classes, depuis celle qui n'a pas un nom jusqu'à celles qui en ont deux, trois et même quatre, sont absolument vraies ou naturelles selon les exceptions qu'il exagère et les documents qu'il offre avec plaisir et avec la plus complète indifférence pour le bien, comme si cet homme étrange n'avait pas ou n'avait plus de sens moral et d'odorat, disons-lui tout simplement ceci:

Auteur, romancier et maître, vous pour qui l'homme est sans mystère et la femme sans voiles, vous qui connaissez toutes nos sensations et nos passions de bêtes, vous qui savez le nom qu'il faut donner à nos sentiments et à nos amours, vous qui possédez sans doute le "vis comica", le pouvoir du drame, l'art de la terreur, de la pitié de toutes les passions, remuées de tous les sentiments agités, de toutes les impressions, de toutes les émotions, de toutes les douleurs, de tous les cris, de toutes les indignations, de tous les blasphèmes et de tous les crimes qu'il y dans la bête passionnelle que l'on appelle l'homme, — bête qui sent, qui aime, qui hait, qui souffre, qui jouit et qui pleure — faites un mélodrame bien vivant, empoignant, saisissant de passion, comme vous pouvez sans doute en faire un, puisque vous êtes celui à qui l'on donne le nom de "maître" mettez-y toutes les laideurs et toutes les horreurs dont votre talent et votre goût ont le secret, et cela sans le contraste et l'opposition du beau, l'homme qui est vil, la femme qui est ignoble, le mari qui est la honte, l'épouse qui est l'adultère, la vierge qui ne l'a jamais été, le prêtre qui corrompt, l'ouvrier qui vole, le soldat qui est lâche et le général qui trahit sa patrie et la vend: faites de ce soldat et de ce général votre personnage principal, votre héros dramatique, celui que vous soignerez le mieux, qui sera le premier et le plus intéressant, en qui s'incarnera la trahison, la trahison non-seulement excusable et excusée, non-seulement justifiable et justifiée, mais encore belle, glorifiante et méritant l'admiration du peuple et les applaudissements de tous les auditeurs enthousiasmés par la grandeur et la beauté de l'œuvre, par sa souveraine moralité, par le suprême courage avec lequel l'auteur, plus grand que l'auteur des "Misérables", foule aux pieds les ridicules préjudices des temps et les odieuses erreurs d'une patrie de mensonges et de Chauvins imbéciles; faites jouer ce puissant et magnifique mélodrame, ce mélodrame d'un genre nouveau et d'une note inconnue jusqu'à présent, à la Poste St-Martin ou à l'un de ces théâtres de Paris, aimés par le peuple, où la foule se porte et va chercher une émotion, ou cette foule, composée d'ouvriers, de travailleurs, de petites gens, de "populo" peut-être de ceux que l'Assommoir a si vilainement et si complaisamment salis, sait fort pour ce que c'est que l'Académie des quarante Immortels de l'institut, ne connaît guère Corneille et Racine, et n'a jamais franchi les postes classiques du Théâtre Français où tout le monde n'entre pas, et dites, dites quel sera le sort instantané de ce hideux, monstrueux, abominable et faux mélodrame dont un chiffonnier ne voudrait pas pour sa hotte d'ordures et que la dernière prostituée trouverait simplement infâme.

Pauvre! pauvre Zola!

Philosophe sans philosophie, moraliste sans mœurs et génie sans ailes.

XLI

Mais si la "patrie", cercle sacré et parfait de tous les devoirs, de tous les droits et de toutes les vertus qui font l'homme, est l'œuvre du temps, de nombreux et généreux efforts, de conquêtes par la volonté, par l'énergie, par la foi, par l'amour et par le travail dans une solidarité de pensée, d'esprit, d'honneur et de justice qui ne méconnaît et n'oublie personne, et se cette patrie est vraiment très belle dans son affirmation la plus haute et dans son caractère auguste, elle peut cependant, comme toute chose nécessaire et belle, comme toute création des temps et des hommes, être exposée à bien des épreuves, courir bien des dangers, s'affaiblir, perdre sa santé et sa force, si dépouiller de sa beauté, comme aussi disparaître dans une vieillesse et une décrépitude qui ont été les derniers jours de la Grèce et de Rome, de la Grèce si civilisée et de Rome un instant maîtresse du monde.

Et l'ennemi extérieur, le voisin armé et ambitieux, celui que les Grecs et les Romains appelaient le Barbare, n'est pas toujours le plus grand danger de la patrie, au moins tout d'abord: et si vous avez encore la foi, la fidélité et le cœur, n'étant pas énervés par les plaisirs, corrompus par le luxe, ou démoralisés par un état social qui a donné la richesse aux uns et la misère aux autres, créant ainsi des iniquités et des inégalités révoltantes et des antagonismes terribles de classes dans une patrie où ne devraient point exister, en un contraste odieux, la misère, le paupérisme, le prolétariat, l'exploitation de l'homme par l'homme, le despotisme souvent injuste et anti-chrétien du capital sur le travail, de la machine sur l'homme, d'une féodalité financière nouvelle n'ayant pas le cœur et les entrailles de l'ancienne, puisqu'elle est une banque ou un syndicat d'anonymes et non un homme ou un individu qui peut s'attendrir, vous n'avez, dans l'unité de votre croyance, de vos sentiments et de votre patriotisme bien vivant, veillant bien et toujours prêt, rien à craindre ou peu à craindre de vos voisins, de vos envieux, de vos ennemis, des Barbares qui veulent votre terre, vos biens et vos richesses.

Ce sont ceux qui seront principalement conquis par vos libertés, vos lois, votre législation et votre civilisation; et s'ils s'appellent l'empire et la royauté, avec les servitudes et les dénis de justice que ces mots comportent, ils s'étonneront que votre république sage, sensée et démocratique ne soit pas la leur, et les Barbares, vaincus sans honte par la vérité et par la lumière qui ne font pas de victimes et qui ne créent point des haines et des revanches éternelles, vous prouveront eux-mêmes que la démocratie est le droit politique et social de toutes les nations, de tous les peuples et de tous les hommes.

Et si cela peut se faire ainsi et être ainsi, si la patrie généreuse et libre peut avoir cette influence salutaire et cette action désirable, si les patries différentes, mais de même esprit et de même gouvernement de même démocratie et de mêmes institutions, peuvent vivre côte à côte et en paix, travailler et progresser en justice dans leur cercle respectif, résoudre leur différends possibles par un arbitrage sans guerre et de civilisation absolument supérieure, que deviennent alors et à quoi servent les immenses armées permanentes, les millions d'hommes consommant et ne produisant pas, les innombrables canons et engins de destruction et de mort qui semblent être à de certains moments notre plus grande gloire et notre premier titre à l'orgueil, et qui — il faut bien le dire — sont en ce moment notre porte-respect, notre protection et la nécessité de la patrie elle-même?

N'y aurait-il pas là peut-être la solution du redoutable problème social de nos jours, et si la paix du travail supprimait la guerre de la haine et de la destruction, avec des inégalités révoltantes emportées et des misères réduites, avec des millions monopolisés aujourd'hui et cessant désormais, dans leur accroissement et leur énormité dès lors impossibles, de donner à l'anarchie une raison d'être et un sens, ne faudrait-il pas s'en réjouir au nom de l'humanité, du christianisme et de la grande Justice promise et attendue?

Mais si la patrie, qu'on doit aimer et que l'on aime, qu'il faut servir et que l'on sert avant les autres, sans haïr les autres toutefois, si elles sont justes, veut rester belle et forte, noble et laborieuse, digne de son nom et fière de ses œuvres, avec l'honneur au front, le cœur dans la foi et la conscience dans la lumière, inviolable, impérissable, invincible, exemple et modèle, auguste entre toutes, il faut qu'elle soit morale, qu'elle soit vertueuse d'esprit et saine de corps, qu'elle pratique honnêtement et bravement tous les devoirs qui font la force et commandent le respect qu'elle ne cause point follement après les faux droits qui sont les privilèges de la corruption, de l'immortalité et d'une société de luxe et de jouissances immodérés, qui sont les ennemis les plus dangereux et les plus mortels d'une république sage, d'une démocratie véritable et d'une patrie créée pour être élue, honorée et immortelle.

Il faut, disons-nous en terminant, que cette patrie, protégée par ses mœurs, ses devoirs, ses vertus et ses travaux avouables et glorieux devant les hommes et devant Dieu, trois fois respectée dans son industrie, dans son économie, dans son patriotisme moral qui ne veut point de parias, de déshérités et de réprouvés sociaux, ne se livre point comme proie et comme victime facile aux corrupteurs, aux démoralisateurs, aux matérialistes, aux "manieurs d'argent", à ceux qui font de l'or leur unique souci, leur bien absolu et leur seul dieu sur la terre, —un dieu qui salit tout, avilit tout, trahit tout, ne tout excepté lui-même, et transforme l'humanité en une chose immonde, la civilisation en un mensonge révoltant et la justice en une raillerie, une négation et un blasphème.

Ce n'est pas une tête d'or qu'il faut à la patrie, avec un cœur absent et des pieds de boue, comme la statue de Nabuchodonosor.

O patrie des hauts sommets, de l'esprit libre, du cœur généreux et courageux, de l'âme immortelle et fière, de tous les devoirs, de tous les héroïsmes, de toutes les vertus et de toutes les œuvres qui disent la vérité, la beauté et la grandeur, salut!

J. GENTIL.

Une offre à accepter.

La compagnie Mariani, 52 West 15th Street, à New York, offre à toute personne qui lui en fera la demande, de lui envoyer gratuitement un livre renfermant les gravures de nombreux personnages en vue en Europe et aux Etats-Unis.

Dans un avis qu'on lira à notre sixième page, il est dit qu'il faut, dans sa demande, s'étayer du nom de l'ABEILLE.

SOLUS.

La verge du prophète a frappé le rocher,
Et la source a jailli vers les lèvres avides;
Son flot a rafraîchi les poitrines avides;
Et les désespérés encore ont pu marcher.

Car ils ne sentaient plus sa fenêtre et se sécher
Au souffle du désert, leurs paupières livides;
Et leurs cœurs ranimés d'espoir naguère vides
Voyaient à l'horizon le terme s'approcher.

La douleur a frappé mon âme de sa verge.
Elle en a fait couler la source qui submerge
L'inutile blasphème et la rébellion.

Et j'ai béni la verge et baisé le poing sombre;
Car j'ai baigné mon front à l'onde où la lèpre
Vient se désaltérer, dans l'oasis plein d'ombre.

CONSTANT BEAUVAIS.

AMOR.

Oh! ravir au zénith la constellation
Pour en faire à son front superbe une couronne,
Dérober les rayons aux mains de la Madone,
Pour en fondre ton sceptre, à la création

Prendre tous ses parfums d'ardente passion,
En composer l'encens dont l'ivresse environne
Tes songes souverains: aux sphères où résonne
L'harmonie, arracher une vibration,

Une haleine ineffable et t'en faire une lyre
Qui berce sans discord ta veille et ton délire;
Verser autant de pleurs, verser autant de sang

Qu'il faut de diamants, de rubis et de gemmes
Pour incruster ton trône et revêtir ton flanc;
Puis mourir sous tes pas en rêvant que tu [m'aimes!

CONSTANT BEAUVAIS.

Trois semaines dans un volcan.

Villégiature originale, s'il en fût, que celle-là! C'est pourtant bien au fond d'un cratère que M. le docteur Guppy, un explorateur américain fort connu, vient de passer trois semaines entières, vivant sous la tente et se nourrissant de conserves comme un sage, loin des bruits du monde....

A vrai dire, M. Guppy faisait là plutôt une villégiature scientifique: son expérience audacieuse lui a procuré, outre des sensations absolument nouvelles, des maux de tête et des palpitations assez désagréables, mais en somme il s'est déclaré très satisfait de sa «saison» volcanique et se propose de la recommencer l'an prochain.

Au point de vue scientifique, il paraît que les conditions de la vie au fond d'un cratère se rapprochent beaucoup de celles que l'on rencontrerait si l'on pouvait habiter la Lune: même stérilité du sol, mêmes sécheresse et raréfaction de l'atmosphère, même température glaciale.

Ces curieuses observations, le docteur Guppy les a faites à plusieurs centaines de mètres de profondeur dans le cratère du Mokauweoweo, un des plus vastes de l'île Hawaï, où, comme l'on sait, se trouvent les plus grands volcans du monde.

UN CONCOURS ORIGINAL.

A Berlin, dans la Manteuffel-Strasse, se trouve un club de fumeurs dont tous les membres doivent non seulement fumer, mais encore propager autour d'eux le goût du tabac. La cigarette est interdite; seuls le cigare et la pipe sont de rigueur.

Tout dernièrement, les membres de ce cercle original ont eu l'idée d'organiser entre eux un concours pour savoir quel était le plus fort fumeur. Il s'agissait d'une sorte de championnat du cigare. Celui des concurrents qui en fumerait le plus grand nombre en deux heures recevrait, outre le titre de président du Club, un superbe porte-cigares en or et deux cents cigares de la Havane.

Comme l'on voit, l'enjeu en valait la peine, surtout pour des amateurs de tabac. Une vingtaine de membres se sont mis sur les rangs, et, l'autre jour, de deux à quatre heures de l'après-midi, a eu lieu le concours, en présence d'un petit nombre d'invités.

C'est un nommé Knof qui a remporté le prix, ayant consumé dix gros cigares dans le temps indiqué. Il ne s'était pas arrêté une seule minute de fumer et n'avait ni bu ni mangé quoi que ce fût pendant l'expérience.

---

dernière toilette, la plus exquise, et se couchant habillée, fit appeler ses plus vieux fervents. Il en vint une dizaine, émus, autour de son lit.

Elle portait une robe de satin paille *vive bergère* ornée de *physionomies*, comme on en mettait au temps de la Guerre d'Amérique et de la mort de M. Rousseau. Elle avait, en outre, une palatine de duvet, des cheveux en turlutaine, frisés. De bleus *instants* de mauves *désespoir* et des *convictions* voletaient en petits rubans autour d'elle, comme des flammes d'eau-de-vie. C'était du chiffonnage poudré, perlé de benjoin, tout un siècle exposé en parade sur un lit. Ces hommes se souvinrent et pleurèrent...

—Pourquoi vous attendrir ainsi, dit-elle. Ne me plaignez pas, je meurs jeune.

Quelqu'un leva la tête; elle s'en aperçut.

—Voyons, Monsieur de Vernhes, approchez. Quel âge me donnez-vous?

Il ne répondit pas.

—Oui, je sais, nargua la marquise, l'acte de naissance me donne soixante-dix ans. Mais vous, Monsieur de Vauguyon, parlez...

—Vous avez trente ans, Madame, dit résolument le vieillard.

Personne ne s'étonna; cependant, jeune fille, elle avait bercé M. de Vauguyon.

La marquise eut l'air de compter.

—Si j'ai trente ans, dit-elle, nous sommes donc aujourd'hui en 1780, et non, comme vous semblez le croire en 1821. Ce n'est ni une illusion, ni une comédie.

Elle devint blanche.

On l'entoura.

Sa voix montait du fond des années; elle aussi était de 1780.

—Entourez-moi, chers meurtris; c'est pour vous que j'ai tant lutté. Vous étiez tristes, je me suis parée pour vous plaire; j'habillais de jeunesse vos vieux souvenirs.

Son âme lui monta aux lèvres; elle la chuchotta:

—....Plus près. Venez plus près.... Sa Majesté, hier, fut à la messe... On fera demain, à midi... les révérences d'usage pour la mort de l'Impératrice, mère de la Reine.... Je ne m'y pourrai rendre, mais vous m'excuserez. Plus près... baisez.... voici mes mains. Adieu, *rien ne s'est passé*.... je meurs dans mon rêve.

Et ainsi se fana le dernier lis.

Ainsi mourut en ajustement de cour, arrêtée dans le songe ancien qu'elle descendait marche à marche, gracieuse, la jupe à la pincée par crainte des boues, cette femme, vision plutôt, cette marquise de soixante-dix ans qui, par le seul *effort* de sa volonté silencieuse, s'était refait une jeunesse, avait ressuscité un monde, reculé le temps, changé les dates, réalisé ce prodige d'effacer de sa jolie tête, comme s'ils n'eussent point existé, l'orage révolutionnaire, les guillotinades, le glorieux galop de l'Empereur, et de *supprimer*, gentiment têtue, aidée de ses houppes et de son carmin, trente ans de "mauvaise" Histoire.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

ILLINOIS CENTRAL — CENTRAL MISSISSIPPI VALLEY ROUTE — RAILROAD

La Ligne la plus courte
Et le meilleur service à St-Louis, Louisville Et Chicago

GUIDE COMMERCIAL.

PLOMBIER.

John David Burghardt, 421 et 423 Royale, entre Conti et St Louis. Téléphone 1476.

PHARMACIES.

A. Mathes, coin Royale et St Louis.

UNE DECOUVERTE.

Boucles d'oreilles et diamants, 30 0/0 d'escompte aux acheteurs. Paula Weinfurter Conti et Passage de la Bourse.

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente d'intérêts dans des Propriétés de Valeur du Troisième District.

Emile Hoehn, exéc. test., vs Mme Vve Louise Courret et al.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans No 54,783 En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Hon Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci dessus intitulée, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la bourse des Encanteurs Nos 629 et 631 rue Commune, entre les rues Camp et St-Charles, dans le premier district de cette ville, le JEUDI 21 avril 1898, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir—

I. Tous les droits, titres et intérêts de Mme Vve Louise Courret (un des défendants) consistant en une moitié indivisée de l'intérêt des propriétés décrites ci-dessous:

II. Tous les droits, titres et intérêts de Nicolas Courret (l'autre défendant) consistant en le quart indivisé de l'intérêt dans les propriétés décrites ci-dessous:

1° Un certain lot de terre avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le Troisième District de cette ville dans l'ilet No 396, borné par les rues Marais, St-Claude et Port et l'avenue Lafayette et désigné par la lettre A sur un plan de C. N. Lewis, député-voyer et daté le 29 octobre 1896, le dit lot A mesure (28) vingt huit pieds de face à la rue Marais sur une profondeur de 103' 5" entre lignes égales et parallèles et est formé de la plus grande partie du lot original No 13.

2° Un certain lot de terre, ensemble avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situé dans le même district et ilet désigné par la lettre B sur un plan fait par C. N. Lewis, député voyer de ville, daté —— octobre et conformément auquel plan le lot B commence à une distance de 29 vingt-neuf pieds de l'encoignure des rues Marais et Port et mesure 30 pieds de face à la rue Marais sur une profondeur de 103' 5" entre lignes égales et parallèles et est composé du lot original No 12 et une petite portion du lot No 13 prise du côté le plus près de la rue Port.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

FRANK MARQUEZ,
Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.
Ernest J. Wenck, avocat pour le plaignant.
16 mars—18 25—avril 1 7 15 21

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente de Grande Propriété de Valeur et Améliorée du Sixième District.

Comprenant 13 lots de Terre et une portion de terre.

Germania Savings Bank of New-Orleans vs Mme A. M. Gehl et al.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 73,899.—En vertu d'un writ de saisie et de vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci dessus intitulée, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 629 et 631 rue Commune, entre Camp et St-Charles, dans le Premier District de cette ville, le JEUDI 21 avril 1898, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Treize lots et une portion d'un lot de terre, ensemble avec les bâtisses et les améliorations qui s'y trouvent, droits, voies, servitudes, privilèges et avantages qui y appartiennent, situés dans le sixième district de cette ville, dans l'ilet borné par les rues Bordeaux, Laurel, Lyon et Jersey, huit desquels lots sont désignés par les lettres E. F. G. H. I. J. K. et L. sur un plan de W. Thiel, voyer, en date du 12 janvier 1866 et déposé dans le bureau du voyer de l'ancienne ville de Jefferson, conformément auquel dit plan lesdits lots mesurent comme suit à savoir: E, F, G, H, I, J, mesurent chacun trente pieds de face à la rue Laurel, par une profondeur de cent pieds entre lignes parallèles: lots K et L se touchent, le lot K touche aussi les dits lots F et J sur leurs lignes du fond, mesurent chacun vingt-cinq pieds de face sur la rue Bordeaux, par une profondeur de cent cinquante pieds entre lignes parallèles cinq des lots désignés par les numéros 12, 13, 14, 15 et 16 sur un plan fait par G. F. Dunbar, voyer, daté le 18 février 1848 déposé dans l'étude de L. R. Kenny, ancien notaire; et ils sont aussi désignés par les lettres Q. P. O. N. et M, sur ledit plan de Thiel, voyer et se touchent et mesurent conformément aux dits plans chacun trente pieds de face sur la rue Jersey par une profondeur de cent pieds entre lignes parallèles et ladite portion d'un lot est la portion du fond des lots 5 et 6 dudit plan de G. F. Dunbar voyer, et mesure cinquante pieds sur les lignes du fond formant les lignes du fond du dit lot et sur la ligne parallèle au dit lot vers la rue Lyon et mesure trente pieds dans le fond de la dite ligne du lot No cinq vers la rue Laurel et les mêmes dimensions dans le fond de la ligne de côté du lot No 6 vers la rue Jersey, étant le tout du reste des dits lots; le tout desquels dimensions sont plus ou moins, lot "J" forme l'encoignure des rues Laurel et Bordeaux.

Saisi dans l'affaire ci dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux

FRANK MARQUEZ,
Shérif Civil de la paroisse d'Orléans
Buck, Walsh & Buck, avocats pour les plaignants.
18 mars—18 19 25—avril 1 7 15 21

ANNONCE JUDICIAIRE

Vente d'une Propriété de Valeur du Cinquième District

Philipp Rauschkolb vs Louis M. Moll et als.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA Paroisse d'Orléans.—No 75,692—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci dessus intitulée, je procéderai à la vente à l'enchère publique, à la Bourse des Encanteurs, Nos 629 et 631 rue Commune, entre les rues Camp et St-Charles, dans le Premier District de cette ville, le JEUDI, 7 avril 1898, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir:

Trois certains lots de terre, ensemble avec tous les droits, voies, privilèges, servitudes et dépendances qui s'y trouvent, y appartenant ou en dépendant en quelque sorte, situés dans le Cinquième District de cette ville sur le côté droit du fleuve Mississippi dans l'ilet borné par les avenues Atlantique, Pacifique, Sidell (autrefois rue Jackson) et la rue Homer, désignés comme lots Nos Onze, Douze et Treize de l'ilet No Vingt-trois, sur un plan dressé par W. T. Thompson, voyer sous la date du 7 mars 1841, et déposé en l'étude de James Graham, anciennement notaire en cette ville, ledit ilet étant maintenant désigné par le No Cent quarante-quatre dudit District, le lot No Onze formant l'encoignure de l'avenue Pacifique et de la rue Homer, et mesurant Trente deux pieds, Un pouce et Cinq lignes de face à l'avenue Pacifique sur une profondeur en façade à la rue Homer de Cent vingt trois pieds Huit pouces, entre lignes parallèles; les lots Nos Douze et Treize se touchent et mesurent chacun Trente-deux pieds et Trois pouces de face à la ladite avenue Pacifique sur Cent vingt-trois pie